6

ÉNUMÉRATION

DES

MONUMENTS LES PLUS REMARQUABLES

DU DÉPARTEMENT DU BAS-RHIN

ET

DES CONTRÉES ADJACENTES,

RÉDIGÉE A L'OCCASION DU CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE 1842,

PAR

J. G. SCHWEIGHÆUSER.

STRASBOURG,
CHEZ VEUVE LEVRAULT, LIBRAIRE,
rue des Juifs, 33.

1842.

Strasbourg, imprimerie de V.e Berger Levrault.

ÉNUMÉRATION

Des monuments les plus remarquables du département du Bas-Rhin et des contrées adjacentes.

I. ÉPOQUE CELTIQUE.

J'ai découvert dans nos montagnes deux peulvans ou pierres levées, l'une est appelée *Spitzstein* (pierre pointue) et l'autre *Breitenstein* (pierre large); elles sont toutes deux à peu de distance du petit fort de Lichtenberg, à sept ou huit lieues au nord-ouest de Strasbourg. La première n'a que cinq ou six pieds de hauteur, et n'offre rien de remarquable; la seconde acquiert une sorte d'importance historique, en ce qu'elle est citée dans une charte de l'an 1170 comme un des points qui formaient la limite des droits de chasse des ducs de Lorraine dans les forêts des Vosges. Elle a treize à quatorze pieds de hauteur et environ quatre pieds de largeur de chaque côté. Elle est carrée. Specklin, qui a dressé, vers la fin du seizième siècle, une carte de l'Alsace, dit avoir vu plus de cent pierres levées de cette dimension dans la chaîne des Vosges. Je n'ai pu trouver que celle-ci, et je ne crois pas qu'il en subsiste d'autres. J'ai découvert aussi un

cromlech ou cercle druidique, sur la pointe la plus méridionale de la montagne appelée Langenberg, qui s'étend en travers de la vallée de la Bruche auprès des villages de Lützelhausen et Viche; il a environ cent pas de diamètre, et est formé en partie de dalles de pierres fort grossières, dressées perpendiculairement, et en partie d'une sorte de digue de moellons. L'intérieur est rempli d'assez gros rochers, dont quelques-uns, d'une forme allongée, étaient peut-être anciennement dressés debout. Les habitants des environs l'appellent le Jardin des fées, et en font en quelque sorte le centre de leurs traditions bizarres sur ces êtres fantastiques; car ils indiquent plusieurs points où ils prétendent que ces fées avaient commencé à construire des ponts gigantesques par-dessus la vallée. L'ouvrage, disent-ils, fut interrompu par la cessation du pouvoir de ces êtres aériens, dont ils sont incertains s'ils ont entièrement disparu ou s'ils ne sont qu'engourdis. A Saint-Dié en Lorraine on croit qu'elles ont été changées en taupes.

Un des points où l'on place ces commencements de ponts se trouve précisément au-dessus de ce soi-disant jardin, sur un sommet de la chaîne principale. En réalité il paraît que ce sont des ruines informes d'un vieux château. Près de là une sorte de trépied gigantesque de rochers singulièrement façonnés par la nature, et que les gens du

pays appellent la Porte de pierre, paraît former un autre point d'appui de ces fables. Cette hauteur mérite d'être visitée par les amateurs, non-seulement par la singularité de la roche dont je viens de parler, et parce qu'on y domine le Jardin des fées, mais encore pour la beauté de la vue générale dont on y jouit. On peut s'y rendre en allant de Haslach au Donon. En partant de Strasbourg, on peut alors visiter en passant les églises d'Altorf, de Dorlisheim et de Haslach, toutes monumentales et dont je parlerai plus bas. En descendant du Donon vers l'intérieur, on arrive à Raon-l'Étape à peu de distance de Saint-Dié, où il y a aussi deux églises curieuses à visiter.

Le Donon est aujourd'hui privé de la plupart des monuments décrits par Dom Calmet et par Schœpflin, qui ont été transportés à Épinal. Mais il lui reste sa belle vue, véritable panorama d'une grande partie de l'Alsace et de la Lorraine, et le combat d'une lionne et d'un sanglier, sculpté sur le roc vif, avec l'inscription singulière : BELLICCUS SVRBVR. Ce dernier mot paraît être le nom celtique du sanglier.

Il existe près du mur païen de Sainte-Odile deux dolmen, l'un semblable aux plus beaux monuments de ce genre des contrées armoricaines, l'autre ne formant qu'une galerie basse et étroite. L'un et l'autre peuvent avoir été formés par un

éboulement naturel des rochers de ces montagnes; mais cela n'empêche pas que les Druides aient pu s'en servir pour leurs demeures ou pour leurs écoles. Nous avons aussi, au haut du Schneeberg, une roche branlante; mais elle paraît être tout à fait naturelle, et il ne s'y rattache aucune espèce de tradition ou de souvenir de vénération.

Enfin l'on voit dans une petite enceinte antique située près de la verrerie du *Soldatenthal*, et que la carte de Cassini désigne par le nom ridicule de château égyptien, un petit monument semblable à ceux que l'*Archeologia Britanica* nomme chaires druidiques. Il est accompagné de roches bizarres, qui peut-être ont contribué à faire établir en ce lieu une enceinte destinée au culte de cette antique caste sacerdotale.

II. ÉPOQUE GALLO-ROMAINE.

Le mur antique qui environne le plateau supérieur de la montagne de Sainte-Odile, et de deux montagnes adjacentes, est sans contredit le monument le plus curieux et le plus énigmatique que présentent nos contrées. Quoiqu'il puisse paraître appartenir sous plus d'un rapport à l'époque celtique, je le range dans l'époque gallo-romaine, à cause des tenons en bois en forme de queue d'aronde, qui en lient la plupart des pierres. Ce genre de

construction est assez commun en Italie et dans les édifices romains du midi de la France; tandis que rien n'indique qu'il fût en usage chez les anciens Gaulois. Ce mur a partout environ cinq pieds d'épaisseur; cette épaisseur est formée ordinairement par deux assises, quelquefois par trois; plus souvent par un seul bloc. Toutes ces pierres sont grossièrement équarries, et, comme je viens de le dire, ordinairement jointes par des tenons en bois, qui, à en juger par le peu d'échantillons encore subsistants, avaient environ un pied de longueur et étaient taillés de bois de chêne avec des instruments fort tranchants. Ce qui a dû coûter encore plus de peine, ce sont les entailles creusées, pour les recevoir, dans notre grès des Vosges, fort dur et parsemé de cailloux. On peut estimer à plusieurs millions le nombre de ces entailles. Il est bien difficile de déterminer à quoi a pu servir cette enceinte, dont l'intérieur manque en général d'eau, et auprès de laquelle on n'a trouvé aucune trace de sépultures. Schœpflin, qui n'avait de sa forme qu'une notion fort incomplète et même évidemment erronée, lui suppose une destination toute militaire; mais le manque absolu de tours, qui pourtant faisaient une partie essentielle de toute fortification antique, me paraît fort contraire à cette supposition. Je serais plutôt tenté d'y voir une sorte de *temenos* ou d'enceinte sacrée, et plusieurs

abreuvoirs très-soignés que l'on y remarque, paraissent y indiquer le parquement des animaux destinés à être immolés. Peut-être aussi ce lieu servait-il aux assemblées publiques des Triboques; du moins le savant antiquaire Lehné, de Mayence, croyait avoir remarqué que chacune des trois peuplades germaniques établies en deçà du Rhin (les Vangions, les Némètes et les Triboques) avait un tel lieu d'assemblée, dont il reste des traces sur plusieurs montagnes des pays qu'ils habitaient. Cet usage, d'ailleurs, n'est nullement incompatible avec la destination religieuse que je suppose à cette enceinte. D'après une tradition recueillie par notre Kœnigshoven, l'empereur Maximien Hercule aurait construit un château fort sur le sommet qu'habitait dans la suite Atticus ou Ethicon, duc d'Alsace et père de S.te Odile, en faveur de laquelle il fonda sur cet emplacement un riche monastère, des restes duquel j'aurai à parler dans la suite. Une route pavée se dirige du village d'Ottrott vers ce monastère: elle porte le nom de route romaine, et a été regardée comme telle par Schœpflin; mais la description qu'il en fait, et qui est tirée plutôt de Vitruve et d'autres auteurs anciens, que de l'inspection de la chose elle-même, prouve qu'il ne l'avait pas examinée avec soin, et la grossière irrégularité du travail a fait douter à d'habiles antiquaires de son origine romaine. Au fait, le monastère



avait plus d'intérêt que les anciens habitants, à établir cette communication, et en examinant de près l'endroit où cette route passe par l'enceinte, on voit que celle-ci a été violemment rompue pour donner passage à cette voie; car des deux côtés on aperçoit encore les entailles des tenons qui devaient fixer là des pierres de l'enceinte. On a découvert, il y a quelques années, au bas du Mænnelstein, grosse roche à laquelle s'appuie l'extrémité sud-est de cette enceinte, une inscription en caractères runiques, dont la traduction est : « Pour cela, « prince des nations Sygge, ta gloire durera autant « que le cours des temps. » On sait que Sygge est le nom que porta Odin pendant le cours de sa vie terrestre, et dont le nom de la ville Sigtuna en Suède a conservé le souvenir. Mais rien jusqu'ici n'indiquait que ce héros divinisé ait eu le moindre rapport avec nos contrées. C'est aussi la seule inscription runique dans toute cette partie de l'Europe. Que peut-on conclure de cette mention du héros et comment expliquer cette singularité?

On trouve aussi dans nos montagnes quelques petites enceintes construites en blocaille ou en moellons irréguliers, et paraissant avoir servi à y établir des postes militaires destinés à préserver la plaine habitée par les Triboques des invasions des habitants de l'intérieur, ou *vice versa*. Les plus remarquables sont le *Ringelstein*, qui a la forme d'une

ellipse très-allongée et se trouve au-dessus de la vallée qui de Haslach conduit à la cascade de Nie-deck, et le *Heidenschloss,* situé auprès de l'entrée de la vallée de la Mossig, au-dessus d'une maison de forestier appelée Fuchsloch.

On peut encore compter au nombre de ces fortifications antiques une enceinte à peu près circulaire qui se trouve au haut de la montagne de Bœrsch, au-dessus du Klingenthal et qui est très-ruinée, ainsi qu'une triple enceinte, également très-ruinée, qui entoure et couronne un petit monticule situé au bas du château de Girbaden et qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *Purpurschloss* (château de pourpre). M. Reiner, architecte, a découvert au-dessus de Saverne de longs murs antiques, qui s'étendent horizontalement sur la pente de la montagne et dont il est difficile de deviner l'usage; mais qui en tout cas semblent prouver que l'établissement romain de *Tabernæ,* fortifié par l'empereur Julien, pour préserver l'intérieur des Gaules des invasions des *Alemani,* était plus considérable qu'on ne devait le croire avant cette découverte. On voit aussi les restes d'un mur antique construit en gros blocs de rochers entre le village de Laubenheim et le château de Girbaden, et plusieurs restes de constructions antiques autour de ce château lui-même, qui paraît avoir remplacé une fortification plus ancienne et qui mérite, sous ce

rapport, une attention particulière. Enfin, on voit près du village de Walscheid, dans le pays de Dagsbourg (département de la Meurthe) un long mur près duquel j'ai remarqué les cuisses et les jambes d'un homme en haut-relief, fort bien sculptés. Un reste de mur d'une construction particulière, que l'on voit à Brumath, et que quelques personnes ont pris pour un mur romain, est bien certainement du moyen âge, où ce lieu était entouré d'une enceinte qui passait sur cet emplacement.

Quant au mur plus gigantesque que celui de la Chine, dont Schœpflin croyait qu'il longeait toute la crête des Vosges, que le graveur de sa carte de l'Alsace ancienne fait monter du fond des vallées jusqu'au niveau des plus hautes montagnes et sur lequel l'abbé Grandidier a fait une sorte de roman, disant qu'il descendait dans les vallées les plus profondes et s'élevait jusqu'aux cimes les plus hautes, j'en ai constaté la non-existence par les investigations les plus exactes, faites sur tous les points où l'on a prétendu en avoir vu des restes et où je n'ai trouvé que des enceintes isolées, ou des pans de murs suivant une direction toute différente de celle que l'on supposait au grand mur fabuleux. Il en est notamment ainsi du mur du Tännichel, au-dessus de Ribeauvillé, sur lequel Schœpflin insiste particulièrement et sur lequel M. de Golbéry a fait un Mémoire inséré dans ceux de la Société royale

des antiquaires de France. Cet excellent et savant ami m'a dit lui-même qu'il avait changé d'avis à ce sujet.

On croit assez généralement que l'église d'Ottmarsheim, dans le département du Haut-Rhin, était autrefois un temple de Mars; cependant la chose est fort douteuse, et selon une tradition consignée dans les manuscrits de Specklin, cet édifice aurait été entièrement renouvelé au onzième ou au douzième siècle.

Outre ce que je viens de signaler, le département du Bas-Rhin ne présente aucun reste d'édifice romain, seulement la partie inférieure de l'un des réservoirs des eaux minérales de Niederbronn paraît être une construction romaine. Du moins, lorsque vers la fin du quinzième siècle on a fait vider et nettoyer ce réservoir, on y trouva une grande quantité de médailles impériales, et l'on remarqua que la partie inférieure était beaucoup mieux construite que la partie supérieure.

Nous sommes au contraire assez riches en petits monuments, soit de sculpture, soit d'autres, d'origine romaine. La plupart de ces objets sont rassemblés aujourd'hui dans le Musée qui fait partie de la bibliothèque publique de notre ville. Schœpflin avait commencé à les rassembler, et l'on en trouve la description et des gravures dans l'*Alsatia illustrata* de ce savant et dans le *Museum Schœpflini*

d'Oberlin. La collection a encore été augmentée depuis. On y remarquera surtout deux autels portant sur leurs quatre faces la représentation de quatre divinités : Mercure, Hercule, Minerve et une autre divinité féminine, que Schœpflin a prise pour une Vesta, mais que je crois plutôt être une Junon reine. Du moins sur un bas-relief absolument semblable, que l'on voit sur le cimetière du village de Schweighausen près Haguenau, l'oiseau qui accompagne cette déesse est décidément un paon. Dans nos deux autels l'aigrette lui manque, et Schœpflin y a vu une cigogne : mais cette absence peut n'être qu'une suite de la négligence du sculpteur, qui avait à lutter contre une pierre fort dure et fort grossière. Ces deux autels proviennent d'Ell près Benfeld, village situé sur l'emplacement de la station romaine appelée Helvetus dans les itinéraires; Helellus dans la carte de Peutinger, Helcebus dans Ptolémée. Deux autels semblables se trouvent aux eaux de Bade et proviennent d'une île du Rhin située près de Lauterbourg et qui était peut-être le fort de Tribuni ou Tribunci, mentionné par Ammien Marcellin. Un autre objet remarquable de notre collection est un autel provenant de Horbourg (l'ancien *Argentovaria*) près Colmar, qui donne à Apollon les épithètes de GRANNO MOGOVNO. Oberlin a cherché à expliquer la première par des étymologies orientales; mais il me paraît plus na-

turel de la dériver du mot GRAN, nom celtique du soleil. La seconde peut être dérivée, quoique par une étymologie plus hasardée, du mot germanique *Moegen*, qui désigne la puissance, et on pourrait ainsi la considérer comme une sorte de traduction de l'épithète *ἀνάκτι*, donnée si souvent à ce dieu.

La même collection a acquis depuis un autre autel provenant du même lieu, qui porte l'inscription I. H. D. D. DEÆ VICTORIÆ PRO SALVTE VICANORUM, etc. Comme les caractères sont d'un assez bas temps, on pourrait la regarder comme relative à la victoire que Gratien a remportée en ce lieu sur les Barbares. Cette collection contient aussi un assez grand nombre de petits objets en bronze provenant d'Ell, et parmi lesquels on distingue un joli petit hameçon et une aiguille de tête surmontée d'un oiseau. Mais ce qui, parmi les objets trouvés en ce lieu, attirera surtout l'attention des antiquaires, ce sont deux coins correspondants en acier, destinés à frapper des médailles à l'effigie de l'un des empereurs portant le nom de Valentinien. Ils sont d'une forme tout à fait différente de ceux publiés par le comte de Caylus, qui ne sont que de petits cônes semblables à ceux au moyen desquels on tire le sort au loto ou aux séances du jury, et leur pointe délicate semble peu propre à recevoir le coup du marteau. Dans les nôtres, celui de dessus est une pyramide polygone où le

type est gravé sur le petit côté, et celui de dessous est un cube très-solide. Il est vrai que Helvetus n'ayant point le droit de battre monnaie, et ces coins portant, si j'ai bien lu, la marque de Sirmium en Pannonie, ils paraissent avoir appartenu à des faussaires. Mais ils pourraient néanmoins représenter la forme des coins officiels mieux que ceux de Caylus. Notre collection possède aussi plusieurs moules employés par les faussaires pour couler des médailles. Quelques-unes ressemblent absolument à ceux de Lyon, gravés dans le voyage archéologique de Millin. Elle possède aussi un bon nombre de vases de verre, parmi lesquels se trouve une urne cinéraire qui était encastrée dans un cube de pierre, creusé à cet effet et surmonté d'un couvercle. D'autres urnes du même genre ont été découvertes dans différents emplacements de nos environs, et il paraît que ce genre de sépulture était assez commun dans nos contrées. Ces objets ont été augmentés en 1825 d'un morceau bien beau et bien curieux, trouvé dans un cercueil déterré sur les glacis de Strasbourg près de la porte Nationale. C'est un verre à boire entouré d'une sorte de réseau, formé par des anneaux peints en couleur de pourpre. Autour du bord on voit une inscription dont les caractères sont de couleur verte. On y reconnaît les mots MAXIMIANE AVG. Il paraît donc que ce vase a été donné à cet empereur, qui en

aura fait présent à un ami mort à *Argentoratum*. Un vase à peu près pareil a été découvert en 1725 auprès de Rome, et d'après les observations faites par les éditeurs de l'Histoire de l'art de Winkelmann, traduite en italien, observations confirmées par un examen attentif du nôtre, ces vases étaient taillés au rouet dans un verre très-épais, et leurs ornements ont été coloriés ensuite. Je crois que ces vases étaient ceux que Pline appelle *calices pteroti*, et qu'il dit avoir été vendus à un prix très-élevé, suite naturelle de la difficulté d'un tel travail. J'en ai traité plus au long dans un Mémoire envoyé à la Société royale des antiquaires de France.

Les amateurs verront aussi avec intérêt une collection curieuse de figurines égyptiennes en bronze, trouvées en Alsace, ainsi qu'un certain nombre de haches de pierre, provenant de différents cantons de notre département, et parmi les objets étrangers au pays, deux beaux vases peints de Nola. La Société d'agriculture, sciences et arts possède aussi deux vases de ce genre, et il s'en trouve plusieurs au palais royal; enfin, M. le vicomte Renouard de Bussierre en possède un de la forme la plus élégante et peint en plusieurs couleurs.

J'omets involontairement plusieurs objets acquis par notre Musée depuis qu'une malheureuse paralysie m'empêche de le visiter. Mais je ne tairai pas que deux amateurs de cette ville, MM. Klüpfel

et Eckel, possèdent plusieurs objets d'antiquité gallo-romaine, qu'ils se feront sans doute un plaisir de faire voir aux personnes qui le désireront.

Je possède moi-même quelques petits monuments assez intéressants, et surtout une nombreuse collection de produits de poterie romaine, provenant de Rheinzabern, bourg de la Bavière rhénane, où l'on a trouvé une quantité incroyable d'objets de ce genre. MM. les antiquaires qui voudront joindre à leur voyage à Strasbourg un voyage du Rhin, en trouveront encore plusieurs, ainsi que d'autres antiquités curieuses, dans la collection formée à Spire par les soins de M. de Stichaner, ancien président de l'administration de cette partie de la Bavière rhénane. Plus loin ils trouveront, à Manheim, une ample collection d'antiquités romaines et étrusques; à Mayence, une collection, riche surtout en inscriptions tumulaires; à Wisbaden, un Musée, intéressant surtout par ses monuments mithriaques; à Neuwied, beaucoup d'objets fort remarquables, déterrés non loin de là dans un ancien camp romain; à Cologne, un Musée assez riche, et sur tout leur chemin un grand nombre d'églises très-importantes pour l'histoire de l'architecture religieuse du moyen âge.

III. MOYEN AGE.

A. *Architecture religieuse.*

1. *Époque romane.*

Il reste de la construction primitive de l'antique monastère de Sainte-Odile une chapelle que l'on croit être de l'an 720. La voûte en est soutenue au milieu par une colonne simple et basse, dont le chapiteau à peu près cubique va un peu en diminuant vers sa partie inférieure, ce qui est regardé par plusieurs connaisseurs comme un caractère de l'architecture lombarde.

On voit derrière l'église abbatiale de Neuwiller (à trois lieues au nord de Saverne) deux chapelles paraissant remonter à peu près à la même époque, et dont les colonnes ont des chapiteaux bizarrement ornés. Cette église, renouvelée plusieurs fois après des incendies, présente en général des restes bien curieux de l'architecture religieuse de différentes époques du moyen âge. Non loin d'une porte latérale du style roman le plus décidé, l'on voit une superbe porte gothique, et la façade occidentale est de l'an 1700. Il y a là de quoi faire des études presque complètes sur les différentes phases de cet

art. On peut dire à peu près la même chose de notre cathédrale, dont l'église souterraine offre des colonnes qui semblent remonter aux époques les plus reculées dont nous venons de parler. La façade de l'église de Marmoutier (entre Saverne et Wasselonne), renouvelée en 830, présente des colonnes à chapiteaux cubiques qui, chose singulière, ont un aspect tout à fait égyptien.

La nef de cette église est ogivale, mais présente plusieurs singularités. Le chœur a été rebâti vers la fin du siècle dernier.

L'église souterraine d'Andlau est de l'an 888, mais ne présente aucune particularité remarquable. L'église qui la surmonte a été reconstruite en 1050 et en 1700. Une partie de l'étage inférieur de la première de ces reconstructions subsiste encore, et l'on y voit tant autour qu'au-dessus de la porte, un grand nombre de sculptures intéressantes, en partie fort bizarres et vraisemblablement symboliques.

Les églises d'Eschau (à deux lieues au midi de Strasbourg), celle de Surbourg (sur la route de Wissembourg) et celle d'Altorf présentent aussi quelques détails intéressants : la dernière a été renouvelée en 1196, mais quelques parties subsistantes paraissent être plus anciennes. La petite église appelée Dom Pétri, entre le village d'Avolsheim et la petite ville de Molsheim, est désignée par la voix unanime des

habitants des environs comme la plus ancienne église chrétienne de l'Alsace, et la construction intérieure en forme de basilique et avec de grossiers piliers carrés au lieu de colonnes, lui assigne en effet une haute antiquité; mais l'extérieur, et surtont le portail, autrefois surmonté d'une tour, paraît avoir essuyé de grands bouleversements. Du temps de Specklin on y voyait, outre d'autres inscriptions, les noms de Dagobert, écrit Dagenwert, et de Clovis, écrit Chlodowich; mais dès lors une partie de ces inscriptions étaient retournées sens dessus dessous, et aujourd'hui il n'existe plus qu'un fragment d'une inscription insignifiante et également retournée. Les sculptures actuelles sont fort grossières; mais on voit par quelques fragments épars qu'il y avait là autrefois un édifice décoré avec beaucoup de goût.

Il existe encore dans le village d'Avolsheim une chapelle fort singulière, dont la partie la plus ancienne était composée de quatre voûtes fort basses, jointes en forme de croix, et une portion du bas fait voir qu'une partie au moins de cet édifice était construite en pierres inclinées en forme d'arêtes de poissons. Cette chapelle a été fort altérée de nos jours pour être agrandie, et une partie des voûtes a été abattue; mais ce qui est resté mérite encore d'être examiné.

L'église de Dorlisheim (village situé à quatre

lieues à l'ouest de Strasbourg, sur la route de la vallée de la Bruche), porte, à l'extérieur, mais dans un endroit caché aujourd'hui par un mur accessoire, des sculptures fort singulières, parmi lesquelles deux dragons, d'une forme bizarre, ont fait penser à quelques personnes que ces sculptures ont été exécutées sous l'influence des templiers, qui avaient, non loin de là, une commanderie, dont l'église, assez remarquable, a été démolie vers la fin du dernier siècle.

J'arrive à l'église romane la plus entière et la plus intéressante de nos environs : c'est l'église ancienne de Rosheim, petite ville située à cinq lieues au sud-ouest de Strasbourg, dans une vallée ouverte et d'une fertilité distinguée, même dans notre fertile Alsace. Des trois apsides du chœur de cette église, l'une a été remplacée par un bâtiment carré, mais également roman. Tout le reste est intact; seulement une autre apside est renfermée aujourd'hui dans la sacristie.

L'extérieur de l'apside centrale est orné des symboles des quatre évangélistes, et l'on voit sur les quatre coins du toit des personnages civils ou guerriers, d'un costume tout à fait remarquable et assez bien sculptés. Dans l'intérieur deux colonnes fort basses, avec leurs chapiteaux carrés, élégamment et capricieusement ornés; les moulures des portes et des colonnettes extérieures, exécutées avec une

finesse remarquable, intéresseront vivement les connaisseurs. La disposition totale de cette église, et en particulier la ressemblance frappante de quelques-unes des moulures avec celles de la partie de l'église de Marmoutier, construite en 830, me font penser que celle de Rosheim est à peu près de la même époque. On peut inspecter cette église en partant de Strasbourg le matin et en revenant le soir, et voir encore, en passant, l'église d'Altorf. Mais on peut aussi se rendre de Rosheim à Obernai et à Sainte-Odile, et de là par Barr à Sélestadt, où l'église de Sainte-Foi est également d'un haut intérêt. La façade occidentale est toute romane et pleine d'ornements remarquables; il en est de même du chœur; mais ce qu'il y a de plus curieux à mon avis, c'est qu'au bas de la façade occidentale on voit au milieu l'indication d'un arc à plein cintre et des deux côtés celle de deux arcs en ogives: elles sont exécutées en relief sur le mur même, et par conséquent bien certainement de l'époque de la construction primitive. Dans l'intérieur y répondent les pleins cintres de la nef centrale et les ogives des bas côtés. Celles-ci pourraient à la rigueur être d'une construction postérieure; mais les indications extérieures semblent les rattacher à la construction primitive. Une charte de l'an 1096, délivrée par les fondateurs de cette église, dit qu'elle est construite sur le modèle du

Saint-Sépulcre de Jérusalem. Cependant l'on n'y voit d'autre ressemblance avec cet édifice que ces ornements en ogive dont je viens de parler, et qui peuvent effectivement être comparés à ceux du même genre qui environnaient alors le Saint-Sépulcre et dont M. de Chateaubriant a constaté l'existence en dernier lieu.

Ces rapprochements m'ont fait penser que ce sont ces ornements du Saint-Sépulcre qui ont commencé à mettre l'ogive à la mode en Occident, et que c'était là le premier germe d'où s'est développée, dans le cours d'un siècle et demi, l'architecture ogivale du treizième siècle.

Les personnes qui voudront pousser leur course jusqu'à Bâle, chose que les chemins de fer rendent aujourd'hui très-facile, trouveront dans la cathédrale de cette ville, dont le chœur est tout roman et fort beau, des ogives également très-intéressantes pour l'histoire de l'art. Cette église est du commencement du onzième siècle, et des hommes qui en ont étudié profondément l'histoire croient que ces ogives, qui séparent la nef centrale des bas côtés, sont de la construction primitive. Leur haute antiquité est d'ailleurs attestée par des inscriptions qui se trouvent à côté et dont les caractères sont d'un romain pur, sans aucun mélange de gothique. Je recommande l'étude de cette église aux connaisseurs. Ceux qui voudront pousser leur course en-

core plus loin, trouveront à Zuric une église construite en 863 et encore tout entière, ainsi qu'un cloître qui y tient et qui est orné des sculptures les plus curieuses. L'une des plus capricieuses a beaucoup de ressemblance avec l'une de celles de Marmoutier de 830, en sorte que les deux dates se confirment mutuellement. L'on voit aussi à Zuric une maison particulière dont la tradition fait remonter la construction à l'époque de Charlemagne et dont l'aspect ne dément point cette haute antiquité.

Je reviens à nos contrées pour appeler l'attention sur l'église principale de Haguenau, dont à l'intérieur les bas côtés sont séparés de la nef par des colonnes simples et romanes, et dont plusieurs parties, tant intérieures qu'extérieures, sont du même style, tandis que d'autres, et notamment le chœur, sont du plus beau gothique. C'est que cette église, commencée au onzième ou au commencement du douzième siècle, a été continuée depuis l'an 1282 par le produit d'indulgences accordées à cette époque par plusieurs évêques, dont les chartes existent encore dans les archives de cette église. Les personnes qui iront visiter cet édifice pourront, de la même course, aller voir l'église abbatiale de Surbourg et l'église principale de Wissembourg, que nous aurons à citer parmi nos plus belles églises gothiques.

2. Système ogival dit gothique.

La cathédrale de Strasbourg, indépendamment même de la hauteur prodigieuse de sa tour, est généralement reconnue pour une des plus belles églises gothiques. La construction de la façade occidentale, qui est entièrement de ce style, fut commencée le 25 mai 1277, par les fondations de la tour méridionale. La nef, qui est du même style, paraît avoir été renouvelée vers la même époque. Les historiens de cette cathédrale disent que, commencée longtemps auparavant, elle ne fut achevée qu'en 1275; mais elle est tout entière du style de cette dernière époque. La construction de la croisée paraît avoir été exécutée à différentes époques du douzième siècle, pendant lequel cet édifice fut ravagé par quatre incendies; aussi porte-t-elle plusieurs caractères du style de transition particulier à cette époque, et l'on voit notamment au-dessus de la porte septentrionale des fenêtres à plein cintre superposées à d'autres en ogive. On a construit au commencement du seizième siècle, en avant et au-dessus de cette porte, un portail dit de saint Laurent, dont les ornements marquent une sorte de décadence de l'architecture gothique, et dont les figures sont sculptées dans un très-mauvais goût. On admire au contraire beaucoup les sculptures du portail méridional, dont une partie a été exé-

cutée par Sabine, fille d'Erwin de Steinbach, premier et principal architecte de la façade occidentale. Ce grand artiste paraît avoir dirigé lui-même, du moins en grande partie, la construction de la tour méridionale. L'ouvrage fut continué par son fils, qui paraît avoir construit notamment la tour septentrionale jusqu'à la hauteur où elle a été depuis jointe à l'autre par une plate-forme, ainsi que la partie inférieure de la portion centrale de cette façade. On ne sait point par qui fut ajoutée la partie supérieure, qui est de moins bon goût, et la plate-forme elle-même. Il est évideut que la tour méridionale fut complétement terminée avant la construction de cette plate-forme, car les ornements qu'elle cache sont entièrement achevés et du plus beau fini; tandis que ceux de la tour septentrionale, qui sont dans le même cas, ne sont qu'ébauchés. Avant de quitter cette partie de la façade, je dois rendre les amateurs attentifs à des sculptures fort singulières qui se trouvent à environ 80 pieds au-dessus du sol et à côté de l'escalier par lequel on monte à la plate-forme et qui est dans la tour méridionale. Ces sculptures représentent une danse de sorcières et comprennent plusieurs figures singulièrement bizarres. Les sculptures qui y répondent à la tour septentrionale sont aussi fort singulières, mais moins intéressantes. On y remarque surtout un Jonas sortant tout amaigri de la gueule

de la baleine, dans le ventre de laquelle il n'avait pourtant passé que trois jours.

J'aurais dû parler plus tôt du chœur, dont la partie qui s'avance à l'orient est plus ancienne que tout ce dont je viens de traiter. Cette partie a été nommée par nos auteurs l'arrière-chœur; car pour l'usage religieux on a joint au chœur toute la partie centrale de la croisée, et il empiète même un peu sur la nef du milieu. L'arrière-chœur, que l'on pourrait appeler le chœur ou le chevet architectural, a été regardé, d'après une tradition erronée, comme le reste d'une reconstruction de cette cathédrale, exécutée par Charlemagne. L'abbé Grandidier cite comme une description de l'édifice bâti par cet empereur, quelques vers d'un poëme qu'Ermoldus Nigellus adressa en 826 à Louis le Débonnaire. Mais s'il avait examiné ce poëme avec plus d'attention, il aurait vu que cette description est relative à une époque antérieure au règne de ce grand homme, et le poëte parlant de ce qui existait alors, comme subsistant au moment où il écrit, et ne disant d'ailleurs au fils pas un mot de ce qui aurait été l'ouvrage de son père, ce poëme prouve au contraire invinciblement que rien ici ne fut construit par Charlemagne. Je regarde cet arrière-chœur comme un reste respectable de la construction de Wérinhaire de l'an 1015. Malheureusement il se trouve aujourd'hui, tant par sa petitesse que par son style, tout

à fait en désaccord avec le reste de l'édifice. Les chœurs gothiques sont ordinairement dans une très-forte proportion avec la longueur de la nef. Celui-ci n'en a que la huitième partie.

On a proposé différents moyens pour diminuer ce désaccord; mais pour le faire cesser tout à fait, il faudrait non-seulement abattre entièrement l'arrière-chœur actuel et le construire sur un plan plus vaste, mais encore abattre tout le bâtiment du Séminaire, qui est fort près de cette portion de la cathédrale; encore l'accord ne serait-il pas parfait; parce que le style de la croisée diffère de celui de la nef. Un chanoine, devant lequel on parlait de ces projets, répondit qu'il fallait y renoncer et en faire son deuil, en convenant tout simplement que notre cathédrale était une cathédrale sans chœur. Cet arrière-chœur se termine par un mur droit, tandis que les chœurs du style roman se terminent ordinairement par une apside ou par trois apsides, et que les chœurs gothiques forment toujours la moitié d'une ellipse plus ou moins allongée. Il est remarquable aussi que la fenêtre de l'église souterraine, qui se trouve au bas de cette construction, est en ogive. Pour la voir, il faut entrer dans la cour du Séminaire; elle porte un ornement en zigzag; seul exemple dans nos environs d'un ornement si commun en Normandie et qui n'est pas étranger à d'autres églises des bords du Rhin.

Il n'y a pas moins d'incertitude et de confusion dans l'histoire de la partie de la tour septentrionale, au-dessus de la plate-forme. La plupart de nos auteurs en attribuent la construction, ainsi que celle des quatre tourelles qui l'entourent et qui contiennent les escaliers tournants, à Jean Hültz, de Cologne, qu'ils font succéder immédiatement au fils d'Erwin, mais qui en réalité est venu beaucoup plus tard. Jean Heckler, architecte de cette cathédrale, au commencement du dix-septième siècle, a le premier remarqué cet anachronisme et en a dévoilé l'absurdité dans un mémoire particulier, qui existe encore en manuscrit. Quelques auteurs, et Specklin lui-même, dans une note que j'ai découverte dans ses manuscrits, nomment avant ce Jean Hültz les Jungherrn de Prag. On n'y a fait jusqu'ici que peu d'attention, et l'on a cru que Jungherr était leur nom de famille et qu'ils étaient venus de Prague en Bohême, qui en allemand s'écrit Prag. Mais une charte des archives de notre ville, qui est tombée par hasard entre mes mains, m'ayant prouvé qu'il existait ici au treizième siècle une famille noble du nom de Prag, j'ai pensé qu'ils étaient plutôt de cette famille et qu'il fallait entendre le nom de Jungherr dans son sens appellatif, où il signifie un jeune noble. J'ai exprimé cette opinion dans la description de notre cathédrale que j'ai rédigée pour la collection de M.

Chapuy. Elle a été depuis amplement confirmée par une médaille trouvée aux environs de Francfort, et dont M. Rebmann, Staats-Procurator de cette ville, a eu la bonté de me communiquer le dessin. Elle est du milieu du seizième siècle et représente d'un côté notre cathédrale et de l'autre deux jeunes gens à cheval avec la légende *die Jungherrn von Prag*. Cette médaille semble prouver en même temps que la part que ces jeunes nobles ont prise à cette construction, soit comme architectes, soit comme inspecteurs des travaux nommés par le magistrat, était plus grande qu'on ne l'a cru jusqu'ici, et je pense que l'on peut, sans risquer de se tromper de beaucoup, leur attribuer la construction de la tour supérieure et des quatre tourelles, depuis la plate-forme jusqu'à l'endroit où ces tourelles communiquent pour la première fois avec la tour. Là des commencements de voussoirs font voir que l'on voulait clore la tour; mais que ce travail a été interrompu. Cette interruption a eu lieu, selon notre chroniqueur Kœnigshoven, vers l'an 1383 où il écrivit son histoire. Quelque temps après on appela Jean Hültz, de Cologne, qui éleva encore un peu davantage les tourelles, ainsi que la tour, et termina celle-ci par une sorte de voûte transparente fort élégante, et formée par plusieurs voussoirs délicatement sculptés, suspendus par des colonnettes au-dessous de la clôture définitive. C'est

une des parties les plus remarquables de toute cette construction, et il en existe une gravure particulière, fort rare aujourd'hui.

Jean Hültz construisit ensuite la flèche pyramidale, entourée de huit escaliers tournants et acheva tout l'édifice. On voit son chiffre, consistant en trois H placés en triangle, depuis la partie supérieure de trois des quatre escaliers tournants jusqu'au haut de la flèche. Le tout fut terminé en 1439. C'est précisément à la même époque qu'eurent lieu les premiers essais de l'art typographique, faits à Strasbourg par Gutenberg de Mayence.

Cette coïncidence me paraît mériter d'être remarquée, comme rendant cette époque doublement glorieuse pour notre ville.

Le baptistère de cette cathédrale, exécuté en 1453 sur les dessins de Jodoque Dolzinger et placé vis-à-vis du portail de Saint-Laurent, fait par la délicatesse de son travail et le bon goût du dessin l'admiration des connaisseurs. La chaire, construite en 1486, est aussi un curieux monument de la sculpture de ce temps; le couvercle, qui a subi plusieurs altérations, a été renouvelé de nos jours dans un goût très-conforme à la partie antique. Il en est de même des statues et statuettes qui décorent le portail occidental, et qui, en grande partie abattues pendant le régime de la terreur, ont été restituées d'après d'anciens dessins ou d'an-

ciennes gravures. Les vitraux qui décorent la nef sont d'une grande beauté, et il serait à désirer pour l'histoire de l'art que l'on en connût exactement les différentes époques; mais je ne crois pas que nous possédions des documents satisfaisants à ce sujet.

L'église abbatiale de Haslach, dans la vallée de la Bruche, a été construite par un autre fils d'Erwin que celui dont nous avons parlé plus haut. On voit encore sa pierre tumulaire dans le local du cloître attenant à cette église. Celle-ci porte au bas la date de 1287. La construction fut commencée en 1274 et terminée en 1335. Elle est d'un assez beau gothique; mais je crois qu'elle doit une partie de sa réputation à sa position pittoresque et à ce qu'on est étonné de trouver un si beau bâtiment dans un simple village.

A mon avis l'église principale de Wissembourg est, après notre cathédrale, le plus bel édifice gothique de notre département; une tour carrée qui y tient porte le nom du roi Dagobert, et passe pour avoir été construite du temps de ce prince. Son aspect ne dément point cette tradition.

L'église principale de Colmar mérite aussi d'être citée, quoique ne présentant rien de particulièrement remarquable. Il en est de même de l'église de Saint-Nicolas à Haguenau, de plusieurs églises de Sélestat et de celle d'Ebersmünster. L'église de Sainte-Walpurge, dans la forêt de Haguenau, qui

porte la date de 1453, est fort élégante, et il reste des ruines de l'abbaye de Neubourg, située dans la même forêt, une petite chapelle gothique, d'un genre tout particulier. Elle est lithographiée dans l'ouvrage sur les antiquités de l'Alsace, que j'ai publié de concert avec mon ami M. de Golbéry.

A Strasbourg le temple de Saint-Thomas, dont l'extérieur est un peu lourd, est construit à l'intérieur avec beaucoup de goût; il a de particulier que les latéraux sont de la même hauteur que la nef centrale. C'est dans ce temple que l'on a placé définitivement le beau mausolée du maréchal de Saxe, placé d'abord dans le Temple-Neuf. Celui-ci, appelé ainsi, parce qu'après avoir pendant longtemps servi de magasin, il fut employé de nouveau au culte protestant après que la ville se fût donnée à Louis XIV et que la cathédrale fût rendue au culte catholique. C'est une ancienne église des Dominicains, dans laquelle on a découvert, il y a une vingtaine d'années, les restes d'une danse des morts, peinte avec au moins autant d'art que celle de Bâle. Cette église a cela de particulier que le chœur a toujours été entièrement séparé du reste de l'édifice. Ce chœur servait autrefois aux solennités académiques, aujourd'hui il renferme la bibliothèque publique et la collection d'antiquités dont j'ai parlé plus haut.

Le temple de Saint-Guillaume est remarquable

par plusieurs monuments et en ce qu'il a conservé son ambon ou jubé; tandis que cette partie a été détruite dans la plupart des églises non-seulement de nos contrées, mais de la France tout entière.

L'église de Saint-Pierre-le-vieux, renouvelée vers la fin du quatorzième siècle, est surmontée d'une petite flèche transparente dont l'élégance a souvent été admirée par les connaisseurs.

Notre église de Saint-Étienne est mentionnée par Specklin comme subsistant de son temps absolument telle qu'elle avait été construite en 720. Mais de nombreuses ogives que l'on y voyait autrefois, et dont quelques-unes subsistent encore, prouvent qu'elle avait été renouvelée à une époque bien postérieure. Cette église a été tout à fait dénaturée, ayant servi pendant quelque temps de salle de spectacle. Elle avait autrefois à l'occident une haute tour carrée, dont on ne voit plus que la porte, ornée dans le style roman. Les trois apsides du chœur ont été conservées intactes et paraissent être d'une haute antiquité. Leurs vastes fondations ou substructions pourraient même être encore plus anciennes et avoir appartenu à un édifice de l'ancien *Argentoratum*, sur les ruines duquel cette église a été construite, d'après une tradition respectable. Je recommande ce point à l'attention des connaisseurs.

Je terminerai là cette énumération, en demandant pardon des omissions que je puis y avoir

commises. Seulement, ayant promis de parler aussi des monuments remarquables des contrées voisines de la nôtre, je dois encore faire mention de la cathédrale de Fribourg en Brisgau, qui, quoique peu remarquable par sa hauteur, passe pour une des églises gothiques les plus parfaites quant à son plan général et à la transparence de sa flèche.

B. *Architecture militaire.*

La chaîne des Vosges porte, dans le département du Bas-Rhin cinquante, et dans celui du Haut-Rhin une trentaine de ruines de châteaux féodaux, presque tous de l'aspect le plus pittoresque et situés dans les positions les plus romantiques.

Quelques personnes ont porté ce nombre jusqu'à trois cents, et cela d'après un catalogue dressé par Schœpflin; mais ce catalogue comprend aussi tous les petits manoirs féodaux de nos villages, qui presque tous sont aujourd'hui ou des maisons très-ordinaires, ou des fabriques, ou ont totalement disparu. Parmi les vieux châteaux ruinés du département du Bas-Rhin, deux seulement présentent le système du plein cintre. Ce sont celui de Landsberg, au bas de la montagne de Sainte-Odile et celui de Girbaden du côté méridional de la vallée de la Bruche. Le premier fut construit vers l'an 1200 par plusieurs personnes de la famille dont il porte le nom et dont faisait alors partie la savante

Herrade, abbesse de Sainte-Odile, qui a laissé un manuscrit curieux appelé *Hortus deliciarum*, conservé aujourd'hui dans notre bibliothèque publique et dont M. Maurice Engelhardt a donné une notice intéressante. Le château de Girbaden fut construit vers l'an 1226, vraisemblablement par l'empereur Fréderic II, dont le fils en dispose par une charte de cette année. On y voyait autrefois un grand nombre de sculptures très-élégantes. La plus remarquable a été dessinée par Silbermann, beaucoup d'autres ont subsisté jusqu'au temps de ma jeunesse, où je les ai plusieurs fois admirées. Aujourd'hui toutes ont disparu, et il n'en reste d'autre souvenir que le nom de *Bildhauerhof* (cour des sculpteurs), que porte encore une ferme voisine. Tous les autres sont construits dans le système ogival, sans cependant présenter les délicatesses auxquelles ce système s'est élevé dans nos églises. Je ne nommerai que les plus remarquables.

On en trouvera l'énumération complète dans l'ouvrage sur les antiquités de l'Alsace, que j'ai publié avec M. de Golbéry.

Le château de Wasenbourg, près Niederbronn, mérite de fixer l'attention par une inscription romaine gravée sur l'un des rochers sur lesquels il est assis. Elle a fait prendre ce château pour une construction romaine par Specklin et par un auteur plus récent que je ne veux pas nommer, car

l'absurdité de cette opinion est trop évidente. L'inscription ne parle d'ailleurs que d'une petite construction en briques (*attegia tegulitia*) élevée en l'honneur de Mercure et vraisemblablement adossée à ce rocher, mais qui a disparu.

Plus au nord, le vieux Winstein et plusieurs autres châteaux sont en partie creusés dans le roc. Celui de Fleckenstein en est le plus important. Encore plus au nord, et dans la Bavière rhénane, le château de Trifels est célèbre pour avoir servi de prison à Richard cœur de lion. Plus au midi se groupent autour de Saverne les châteaux de Greiffenstein, de Hohbarr et de Geroldseck. Encore un peu plus au midi, on trouve les trois châteaux d'Oxenstein, dont l'un était construit au haut d'un rocher coupé à pic et d'une hauteur surprenante, les deux autres étaient également assis sur des rochers isolés, mais moins élevés. Un propriétaire des environs a rendu ces ruines accessibles par des échelles. Un peu plus loin, le château de Wangenbourg attire les promeneurs, non par sa construction, qui est fort simple, mais par les sites délicieux dont il est environné. De là on peut se rendre par un chemin fort pittoresque au château de Niedeck, situé dans un embranchement de la vallée de la Bruche et intéressant surtout par la jolie cascade qui découle des rochers sur lesquels il est assis. Près de là des roches de porphyre attirent l'attention des géolo-

gues. On peut aussi se rendre de là au Donon, et visiter les châteaux de Salm de la Roche et de Schirmeck. Plus au midi et non loin de la montagne de Sainte-Odile, les châteaux de Rathsamhausen et Lützelstein présentent des ruines fort pittoresques. Encore un peu plus au midi on arrive aux châteaux de Landsberg et d'Andlau. Ce dernier s'était conservé jusqu'à nos jours dans une sorte d'intégrité; mais aujourd'hui il est fort dégradé. Il est construit tout en granit. Il en est de même du château de Bernstein au-dessus de la petite ville de Dambach, dont les fenêtres sont garnies en grès rouge, ce qui lui donne un aspect tout particulier.

Vis-à-vis de Sélestat, le château d'Ortenberg, situé au nord de l'entrée de la vallée de Villé, est remarquable pour avoir été construit en grande partie par Rodolphe de Habsbourg. Le château de Frankenbourg, situé sur la pointe de la montagne qui sépare ladite vallée de celle de la Lièpvre, présente dans les ornements de son architecture des fleurs de lis dont l'origine m'est inconnue. Selon Specklin, on voyait autrefois dans les vitraux d'une chapelle attenante, les trois crapauds qui, selon l'opinion de quelques auteurs, formaient les armoiries de Clovis avant sa conversion au christianisme.

L'on voit encore auprès de ce château les restes d'un mur antique construit en gros blocs de rochers et analogue à celui de Sainte-Odile; mais

sans les tenons en bois. C'était peut-être une fortification des Séquaniens, dont la limite paraît avoir été sur ce point, contre leurs voisins les Médiomatriciens, ou contre les Triboques qui se sont établis dans le territoire de ceux-ci. Un peu plus au midi et sur l'extrême limite de notre département, le château de Hohenkönigsbourg présente les ruines les plus étendues de tous ces vieux manoirs. Elles se distinguent par des voûtes très-plates, qui forment le plancher des étages supérieurs, et par une architecture très-capricieuse des bas étages. Malheureusement plusieurs parties menacent de s'écrouler et cet écroulement a même déjà commencé.

Dans le département du Haut-Rhin les châteaux de Ribeauvillé et de Hohenlandsberg méritent une attention particulière. Les premiers sont au nombre de trois, qui, construits sur des rochers formidables, sont presque superposés les uns aux autres. La route qui conduit de là à Sainte-Marie-aux-mines, est une des plus pittoresques des Vosges, et je ne lui préfère que celle qui de Giromagny conduit au Ballon d'Alsace, c'est-à-dire à la plus haute partie de toute cette chaîne de montagnes, qui s'élève de plus en plus vers sa partie la plus méridionale.

J'ai fait lever les plans de beaucoup de châteaux de notre département. Leur grande variété prouve que l'on ne suivait dans ces constructions aucune règle fixe et que leur forme dépendait entièrement

de la nature du terrain, ou du caprice des architectes ou des propriétaires.

C. *Architecture civile.*

Nous ne sommes pas riches en monuments de ce genre, soit du moyen âge, soit du temps de la renaissance, et je ne puis citer que trois édifices situés à Strasbourg; car une maison de Sélestat, dans laquelle on prétend qu'a logé Charlemagne, est évidemment assez moderne et peu intéressante, ce qui n'empêche pas qu'elle peut avoir remplacé celle où a logé ce monarque, qui effectivement a passé un hiver dans cette ville.

A Strasbourg la maison de la recette de la cathédrale, située vis-à-vis la porte de l'escalier par lequel on monte à la tour, a été bâtie en 1581 et l'on y remarque surtout un escalier tournant construit avec autant de hardiesse que d'élégance et de grâce. L'ancien hôtel de ville, qui sert aujourd'hui de local au casino littéraire et du commerce, a été construit à peu près à la même époque par Specklin. Ce qui en reste est fort simple; mais plusieurs parties ont été démolies vers la fin du dernier siècle. Enfin, une maison située vis-à-vis de l'angle nord-ouest de la cathédrale, se fait remarquer par des sculptures en bois fort multipliées et assez curieuses. J'ignore l'époque de sa construction.

SUPPLÉMENT.

Dans cette énumération je n'ai point parlé de nos routes romaines, dont les faibles restes ne sont à la vérité pas des monuments bien remarquables. Néanmoins j'ai pensé que quelques détails à ce sujet ne seraient pas sans intérêt, surtout pour mes compatriotes. Les itinéraires d'Antonin indiquent une route d'*Augusta Rauracorum* (Bâle) à *Argentoratum* (Strasbourg), dont la dernière station avant cette ville est Helvetus, remplacé aujourd'hui par le village d'Ell, dont j'ai signalé plus haut les antiquités; d'autres encore, et notamment une très-belle figurine de Mercure, se trouvent entre les mains d'un particulier de notre ville; j'y ai reconnu aussi quelques débris de colonnes antiques. Au midi de ce village on voit très-distinctement les traces d'une route antique, bien connue d'ailleurs comme telle par tous les habitants des environs. Un respectable officier de gendarmerie, persécuté pendant le régime de la terreur et voulant voyager sans obstacle, m'a assuré qu'il avait plusieurs fois suivi cette route à cheval jusqu'à Bâle. Elle suit toujours une ligne parfaitement droite et ne passe dans aucun village actuel. Du reste elle est d'une construction fort simple et ne consiste qu'en un massif de cailloux liés par un solide mortier ou

béton. Les mêmes itinéraires continuent cette route vers Spire et Mayence, une fois par les stations de *Saletio* et *Tabernæ* (Rheinzabern) et une autre fois par *Brocomagus* (Brumath) et *Concordia*. Ces indications différentes ont fait penser à Schœpflin qu'il y avait deux routes distinctes, dont l'une suivait le cours du Rhin et l'autre le voisinage des montagnes. Il plaça Concordia au village d'Altstadt, dont le nom signifie vieille ville et qui est à une lieue à l'est de Wissembourg. Mais telle ne peut pas avoir été la position de Concordia, où, selon Ammien Marcellin, le roi alémanique *Chnodomaire* avait préparé des barques pour se retirer dans ses états, en cas de défaite par l'empereur Julien, défaite qui effectivement a eu lieu. Ces barques ne pouvaient être établies que sur le Rhin, et Altstadt est à quatre lieues de ce fleuve.

Tout me porte à croire que la station romaine de Concordia se trouvait sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la petite ville de Lauterbourg, où M. Lambert a trouvé, outre un grand nombre de médailles antiques, des restes souterrains de constructions romaines. Il n'existe d'ailleurs aucune trace de route antique passant à Altstadt, et il n'y a aucune tradition locale sur une telle route, comme je m'en suis assuré en consultant un grand nombre de personnes instruites de ces environs. La carte de Peutinger indique au contraire une

route de *Brocomagus à Saletio*, qui a été totalement négligée par Schœpflin; mais dont il existe encore des traces bien certaines en plusieurs endroits, et qui est bien connue des habitants des lieux qu'elle traverse ou qu'elle côtoie. J'en ai fait lever un plan exact et détaillé par un habile arpenteur de Brumath. La diversité des itinéraires peut donc être expliquée, en admettant qu'un voyageur partant le matin d'*Argentoratum* ne se rendait dans la journée qu'à *Saletio* (Seltz), tandis qu'un autre, partant de *Brocomagus*, allait jusqu'à *Concordia* (Lauterbourg). La continuation de cette route vers Spire est bien connue, et le gouvernement de la Bavière rhénane l'a fait marquer sur une carte dressée à cet effet. Schœpflin parle ailleurs d'une route antique appelée le chemin des Sarrasins, qui de la vallée de la Bruche se rendait dans l'intérieur des Gaules. M. Gravier, alors employé à Saint-Dié, m'ayant fait connaître un document qui indique avec beaucoup d'exactitude un point de cette route situé non loin des Donons, je me suis rendu sur les lieux, et en suivant le chemin qui de là se dirige sur Viche, j'ai trouvé des traces non équivoques d'une route romaine, construite en pierres cubiques et d'une forme bien plus régulière que les pierres de la route prétendue romaine de Sainte-Odile. Enfin, on a cru remarquer quelques traces de routes romaines près Scherwiller (non loin de

Sélestat) et près d'Ittenviller (non loin d'Andlau), où l'on a trouvé d'ailleurs un grand nombre de fragments de poterie rouge; mais je n'ai point pu vérifier ces indications et ne sais point quel degré de créance elles méritent.

Ayant parlé, à l'occasion de *Concordia*, de la célèbre bataille que l'empereur Julien livra près d'*Argentoratum* aux *Alemani*, il ne sera peut-être pas hors de propos de consigner ici le résultat de mes recherches sur l'endroit précis où cette bataille a eu lieu. Ou a émis à ce sujet l'opinion bizarre qu'elle pouvait avoir été livrée sur les hauteurs de Hausbergen; mais les Barbares ayant été repoussés, selon Ammien Marcellin, jusque daus les gouffres du Rhin, le fort de la bataille ne peut avoir eu lieu que non loin des bords de ce fleuve, et les terres basses traversées par la route de Hönheim à la Wantzenau, nous présentent pour cette bataille un champ qui, à ce qu'il me paraît, ne peut donner lieu à aucune objection. On ne peut pas reculer ce champ plus loin, parce que toutes les relations s'accordent à dire que le conflit a eu lieu près d'*Argentoratum*, et l'on ne peut le placer plus près de cette ville, parce qu'alors les *Alemani* repoussés, au lieu de rencontrer le Rhin, auraient trouvé la rivière d'Ill, dont Ammien Marcellin ne dit pas un mot. Quant aux hauteurs couvertes de moissons, où, selon cet auteur, se trouvaient les premiers

avant-postes des Barbares, et qui ont fait penser mal à propos aux collines de Hausbergen, je n'y puis voir autre chose que la hauteur de Schiltigheim, qui est encore fort sensible aujourd'hui du côté de Strasbourg et qui peut avoir été plus élevée autrefois. Ces avant-postes se trouvaient peut-être précisément au même endroit où nous avons vu postées, lors du blocus de 1814, les premières vedettes des Cosaques. Une bataille aussi prolongée que nous la décrit Ammien Marcellin, et où la cavalerie a joué un grand rôle, pouvait facilement se transporter depuis le voisinage de ce lieu, où a dû se trouver le corps de l'armée, jusqu'à la localité que j'ai indiquée ci-dessus. Une des questions proposées aux membres du congrès, les invitant à préciser le lieu de cette bataille, je les prie de discuter l'opinion que je viens d'exposer.

Il ne sera peut-être pas hors de propos d'indiquer à cette occasion à nos hôtes du congrès et de rappeler à mes compatriotes les résultats des recherches persévérantes du laborieux antiquaire Silbermann, sur l'enceinte romaine d'*Argentoratum*, qui ont occupé une grande partie de sa vie et qu'il a exposés dans son Histoire locale de Strasbourg. Prenant pour base de ses recherches personnelles les indications fournies par notre ancien chroniqueur Kœnigshoven et par Specklin, il a fait voir que cette enceinte formait les trois côtés d'un

carré assez régulier, dout la rivière formait le quatrième côté : Kœnigshoven dit expressément qu'il n'y avait point de mur de ce côté; mais Silbermann met cette assertion en doute et pense que ce côté pouvait avoir été également fermé par un mur, quoique toutes les traces en avaient disparu dès le temps de Kœnigshoven, c'est-à-dire vers la fin du quatorzième siècle.

L'endroit où les traces du mur étaient le mieux connues, et qui est d'ailleurs indiqué sous ce rapport par des documents très-anciens, est le voisinage de l'église de Saint-Étienne. Le mur s'étendait de là jusqu'aux anciens greniers de la ville, qui servent aujourd'hui de magasin au théâtre. Là l'enceinte formait un angle droit et se dirigeait sous les maisons et hôtels qui bordent la rue Brûlée, du côté du Broglie, vers le cloître du Temple-Neuf, sous l'emplacement duquel elle passait, et où l'on peut remarquer encore aujourd'hui que les colonnettes assises sur les fondations du vieux mur ne se sont point inclinées, ce qui est arrivé aux colonnettes voisines par un affaissement du terrain. De là le mur se prolongeait jusqu'à l'angle de l'ancien cimetière de ce temple, le plus rapproché de la place d'armes actuelle, appelée aujourd'hui place Kleber. Là l'enceinte faisait un autre angle droit et se dirigeait derrière nos grandes Arcades et derrière l'emplacement des maisons du vieux Marché-aux-pois-

sons, vers l'endroit où est aujourd'hui le pont du Corbeau. Au coin de la rue Mercière et du fossé des Tailleurs, on a remarqué les traces d'une porte, vers laquelle se dirigeait sans doute par une légère inflexion la route romaine, remplacée par notre Grand'rue. Ce mur avait partout au moins douze pieds d'épaisseur, et le mortier en était si dur que lorsqu'on voulait en démolir une partie, tous les instruments ordinaires cassaient et qu'il fallait employer des massues de fer ou bien la poudre à canon. Partout on peut remarquer que le terrain compris dans l'ancienne enceinte est plus élevé que celui d'en dehors, et cette différence est surtout sensible dans la petite rue qui du milieu des grandes Arcades conduit au Marché-Neuf, ainsi que dans l'intérieur des maisons situées au coin du cimetière du Temple-Neuf, dont j'ai parlé plus haut et dans lesquelles il faut descendre des escaliers pour arriver au niveau de la place d'armes.

Je terminerai en disant quelques mots de la 8.ᵉ légion romaine, qu'on croit communément avoir été en garnison à *Argentoratum*, mais qui, d'après un examen scrupuleux du passage où en parle Ptolémée, ne se trouvait point dans cette cité elle-même, mais dans un endroit rapproché qui portait son nom et où paraît avoir été un établissement particulier. La découverte faite en 1822 d'une quantité énorme de briques marquées du nom de

cette légion, et que les petites fosses que l'on faisait alors pour prendre les souris, ont fait déterrer près de notre ancienne Chartreuse, m'ont fait penser que cet établissement était en ce lieu, où d'ailleurs des terrains élevés, coupés en ligne droite, semblent indiquer d'antiques fortifications.

En entrant dans ces détails parfois un peu minutieux, mon but a été que les résultats de mes recherches sur nos antiquités, souvent favorisées par des hasards heureux, ne soient point perdus pour ceux qui s'en occuperont après moi, et pour lesquels bien des souvenirs dont j'ai profité et ceux même des découvertes dont j'ai été témoin oculaire ou que j'ai faites moi-même, pourraient bien être effacés. Je prie donc mes lecteurs de vouloir bien accueillir avec indulgence cette espèce de testament archéologique.

En parlant de nos églises romanes, j'ai oublié celle de Saint-Jean-des-choux à une lieue au nord de Saverne. Construite en 1121, elle présente à l'intérieur une ornementation d'un genre particulier et à l'extérieur un chœur consistant en une seule apside, d'une grande élégance de proportions et d'une noble simplicité dans ses ornements; la façade occidentale est moderne.

RECTIFICATION

ET NOUVEAU SUPPLÉMENT.

Dans ce que j'ai dit de la cathédrale de Bâle, j'ai suivi les indications qui m'ont été données par un principal pasteur de cette église, qui m'en a montré des dessins fort détaillés et qui se disait parfaitement instruit de son histoire. Une description historique de cette cathédrale, qui vient de paraître à Bâle, m'apprend que l'édifice du commencement du onzième siècle, a été renouvelé en grande partie après un tremblement de terre arrivé en 1356, et que ce renouvellement paraît avoir été précédé d'un autre, exécuté au milieu du treizième siècle. Il en résulte que le style de transition y prédomine et que l'ogive n'y a rien d'étonnant. Néanmoins cette cathédrale est fort intéressante pour l'histoire de l'art et fort curieuse par la variété des sculptures, tantôt très-belles, tantôt bizarres et fantastiques, qu'elle renferme. Aucun connaisseur ne se repentira de l'avoir visitée.

Dans mon énumération des églises gothiques de nos contrées, j'ai impardonnablement oublié la

jolie église de Thann, département du Haut-Rhin. Elle a été construite entre les années 1420 et 1516; mais, à ce que dit la Chronique du lieu, sur des plans dressés longtemps auparavant par Erwin de Steinbach, architecte de la cathédrale de Strasbourg. Ses portes sont d'un gothique fleuri très-agréable et la tour est surmontée d'une flèche très-élégante. Le tout forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, un bijou d'architecture, encadré dans un paysage à la fois grandiose et délicieux.

Il existe aussi près de là, à Guebwiller, une église très-curieuse du style de transition et une église moderne magnifique. Ces trois édifices sont très-bien représentés dans l'ouvrage que M. de Golbéry a publié avec moi sur les antiquités de l'Alsace. Les amateurs qui voudront les visiter, y arriveront très-promptement au moyen du chemin de fer.